

Vladimir Bodiansky

**LES  
CHEVAUCHÉES  
DU CAPITAINE  
DE BETZ**



DELTOU

roman



Les chevauchées  
du capitaine de Betz



Vladimir Bodiansky

**LES  
CHEVAUCHÉES  
DU CAPITAINE  
DE BETZ**

**Denoël**

**roman**

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1994  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24276.5  
B 24276.3

Tardivement, mais de tout cœur, je dédie mon histoire de gendarmes avec mes remerciements

à

Emile et Ryta Moatti, Jacques et Dany Bataille, Marc et Katia Menguy, la société Lejeune et gendres de Marcoussis et tous les amis qui m'ont si fortement encouragé et soutenu dès mes premières élucubrations (sans eux, je n'aurais pas poursuivi très loin),

Rebecca (louanges à Dieu!),

Patrick Mosconi qui m'a mis au monde (de l'écriture),

Chantal Butot qui a passé de longues heures à lire ces manuscrits et m'a conseillé avec tant de gentillesse et de compétence.

au colonel Paul Moulian, directeur des Relations publiques de la gendarmerie nationale, au chef d'escadron Marc Watin Augouard, à l'adjutant-chef Raymond Duplan, conservateur du musée de la Gendarmerie nationale de Melun, qui m'ont si aimablement conseillé et documenté tout au long de la rédaction de ces trois récits,

à la compagnie de gendarmerie de Saumur pour sa sympathique hospitalité et à qui je dois de connaître comment vit et fonctionne la maréchaussée.





PREMIÈRE PARTIE

Le pardon des offenses



## I

« Ainsi, mon enfant, on s'ennuie », dit le vieux monsieur d'un ton doucereux en se laissant aller, yeux mi-clos contre le dossier de son fauteuil.

L'enfant, qui était un gaillard hâlé aux membres longs et dépassait six pieds, se dit : « Vingt dieux, on dirait un lynx à l'affût, il réfléchit comment il va me déchirer. » Pour se donner une contenance, il tripota l'aiguillette de la fourragère qui barrait sa poitrine.

« Vous êtes bien à plaindre, je sais, reprit le vieil homme. J'imagine votre épuisement à escorter les voyages et les chasses d'un roi que sa podagre et sa corpulence empêchent de bouger plus loin que les Tuileries, un malheureux qu'on doit pousser de ses appartements à la salle du conseil en fauteuil d'infirme. Du temps de Bonaparte, vous faisiez sans doute la sieste par après-midi entiers.

– Je me fais l'effet d'être un cierge, grommela Alexandre.

– Cierge, vous éclairez les bals de la Cour et les plus belles femmes de France et d'Europe. Votre tenue de parade de la gendarmerie royale, sans compter votre grande carcasse, doivent vous valoir bien des yeux doux.

– Ah ! fichtre, oui ! Je peux les couvrir de bijoux et de soie avec ma solde ! La moindre grisette, je dois la partager avec Pierre, Paul ou Jacques ! Ces dames nous rendent communistes !

– Mais, bon Dieu, il ne tenait qu'à vous d'avoir un emploi digne et avantageux ! Au lendemain de Waterloo, vous pouviez

terminer votre droit, votre famille et moi-même, nous nous faisons fort de vous mettre le pied à l'étrier auprès d'un ministre. Vous pourriez être préfet aujourd'hui... à moins que la finance... ce n'est plus déchoir aujourd'hui que de brasser de l'argent... mais il faut croire que vous n'étiez pas blasé des délices des bivouacs et des revues. Vous ne portez pas Napoléon dans votre cœur, que je sache, pourtant ?

– Je l'exècre !

– Alors, vous auriez dû être ravi de passer la tenue bourgeoise ! Eh bien non, vous ne vouliez rien savoir, vous faisiez la fine bouche, vous bâilliez à tout ce que votre frère Jules et moi-même vous propositions... Vous ne vouliez pas renoncer à vos épauettes, alors, soyez satisfait, vous les avez gardées. Vous étiez capitaine avec l'Empereur, vous ne l'êtes pas moins avec Louis XVIII. Et dans dix ans vous le serez tout autant. Dieu merci, il n'y a plus de guerres, mais c'est néfaste pour l'avancement. Je vous ai servi comme j'ai pu, je vous ai fait nommer à la gendarmerie d'élite de la garde royale, je ne peux rien de plus, je ne peux faire de vous un colonel, quand bien même je le voudrais.

– Vous ai-je demandé votre appui pour quelque mesquin passe-droit ? dit doucement Alexandre. Je vous ai trop d'obligations, je vous respecte trop pour cela. C'est pourtant simple. Je suis gendarme et pas soldat de bois. Je suis capitaine et, dit-on, bon officier. Je sais un peu plus que lire et écrire. Si la vie de la capitale est tellement plus brillante que celle de province, je ne doute pas qu'un autre capitaine soit heureux d'échanger sa compagnie départementale contre mon oisiveté ornementale.

– Pah !... pah ! > Le vieillard frappa rageusement le parquet du bout de sa canne. < Vous croyez qu'à Brive ou Nîmes vous arriverez à mettre de côté trois sous ! > Il ricana ! < Comment n'avez-vous pas compris que la solde est calculée pour vous écoëurer de l'arme et vous pousser à démissionner. On ne veut plus de soldats, comprenez-vous ? Et vous vous entêtez !

Trois semaines plus tard, aux approches de Noël, le protecteur fit savoir au capitaine Alexandre de Betz de la gendarmerie d'élite<sup>1</sup> de la garde royale qu'un commandement l'attendait à Périgueux, en remplacement d'un collègue muté à Bordeaux.

## II

*Le capitaine Alexandre de Betz  
Caserne de la compagnie de gendarmerie de la Dordogne  
Périgueux-Dordogne*

*à Mademoiselle Louise Lecoz  
5, rue Galande  
Paris  
Périgueux, 3 janvier 1820*

*Drôlesse, diablesse, singesse,*

**BONNE ANNÉE !**

*Pour ces souhaits tardifs, je plaide les circonstances atténuantes : cinq jours à traverser la moitié de la France dans la*

1. La gendarmerie royale sous Louis XVIII se composait :

– d'une légion d'élite de la garde royale résidant à Paris et attachée à la Cour et à la personne du souverain. Elle correspondrait plus ou moins par ses fonctions à notre actuelle garde républicaine;

– d'une gendarmerie territoriale (légions et compagnies départementales) chargée des missions de police, maintien de l'ordre, assistance aux préfets pour l'application des lois et règlements et renseignement permanent du gouvernement.

Cette organisation préfigure en somme l'organisation d'aujourd'hui, à quelques différences secondaires près. La gendarmerie royale était dirigée par un officier supérieur, inspecteur général, et non par un civil, le plus souvent magistrat, comme à présent. Les simples gendarmes n'étaient pas encore sous-officiers, mais hommes de troupes, etc.

*boue et la neige. Ayant mis deux cents fois pied à terre pour pousser aux roues de la malle-poste embourbée, je suis arrivé aussi crotté et fourbu que les chevaux. Quant à toi, je ne me fais pas de soucis, j'ai eu le temps de t'imaginer fêtant l'an nouveau avec le petit Ligny, si son papa a été généreux à Noël. Il est si mignon, ce gommeux ! Sinon, ce sera avec le vieux Verbaecke, mais oui, je sais tout ! Ou encore avec ce beau secrétaire de l'ambassade de la Sublime Porte, qui t'applaudit si discrètement au vaudeville qu'on croirait les tambours d'une fanfare à la revue... Mais quoi, que pèsent un gendarme et la solde du Roi devant un banquier anversois ou un pacha ? Amuse-toi bien, prends-leur beaucoup d'or, tu me raconteras, je suis curieux pour le Turc, on leur prête mille fantaisies dans la bagatelle.*

*A propos de turqueries, Périgueux est incroyable ! Imagine un bourg de pas grand-chose, six à sept mille habitants dans des mesures qui s'écrouleraient si elles n'étaient tassées autour d'une manière de mosquée décrépète, la cathédrale Saint-Front, dont le clocher évoque la Giralda de Séville. Il y a aussi des dômes à l'orientale et je me demande ce que tout ça fiche ici. Par là-dessus, un pauvre ciel pluvieux.*

*Il faut que j'abrège. Le capitaine Dogabel que je remplace à la tête de la compagnie de la Dordogne est impatient de me passer les consignes, et emmener dare-dare sa petite famille vers sa nouvelle affectation, Bordeaux, le chanceux !*

*Je te souhaite de retrouver bien vite un nouvel engagement, malgré l'époque aussi morose pour les comédiennes que pour les gendarmes. Je viens d'apprendre que ces messieurs de la Congrégation<sup>1</sup> ont fait interdire le Tartuffe et que leurs ciseaux ont*

1. Congrégation : association politique de catholiques intégristes regroupant grands seigneurs, écrivains, prêtres, philosophes autour du comte d'Artois, le futur Charles X et frère de Louis XVIII. Ils accusaient le roi de libéralisme scandaleux, voire de trahison envers sa propre couronne. Les congréganistes réussirent à imposer en partie leur politique : surveillance bigote des mœurs et surtout des fonctionnaires et de l'armée, censure fonctionnant par « crises », retour en force et réorganisation d'un clergé converti en organe de propagande et police politique.

*rendu le songe d'Athalie encore plus horrible. Quand je pense à ton répertoire ! Mais quoi, heureuse coquine, tu as des ressources (horresco referens) qui sont interdites à un officier du Roi.*

*Je te baise partout, partout, partout.*

*Alexandre.*

Un grand échalas ébouriffé entra dans la petite chambre chaulée, sommairement meublée d'un bahut, d'une table, d'un lit, de trois chaises, noircis par le temps et tous penchés dans des sens différents (ou c'était le plancher qui penchait). L'échalas avait la pipe au bec, une bouteille de vin pinot sous un bras et un gros portefeuille sous l'autre. Il jeta bruyamment le portefeuille sur la table et déboucha la bouteille.

< Goûte-moi ça, camarade ! > Désignant les deux petites malles : < C'est tout ce que tu as ?

– Ça me suffit. Je suis célibataire.

– Veinard ! Sans compter que tu es jeune, tu prendras encore du grade ! Pour moi, c'est bientôt la retraite... Trente ans d'armée pour redevenir serrurier comme quand je me suis engagé. Me restent trois drôlettes à nourrir et caser. Ça me rajeunira. >

Ils ouvrirent le portefeuille, sortirent la paperasse, parlèrent d'effectifs, de chevaux, d'états de soldes, des cinq lieutenances (Périgueux, Ribérac, Bergerac, Sarlat et Nontron), burent encore... Tout à trac, Dogabel demanda :

< C'est vrai, ce qu'on me dit ? Tu as fait le lycée et ton droit ? Qu'est-ce que tu fous chez nous ? >

Alexandre sourit.

< Je n'ai pas terminé mon droit. C'est mon père qui voulait faire de moi un avocat ou un conseiller d'État. Chez les Betz, nous ne sommes jamais que des robins anoblis, des générations d'hommes de loi. Mon arrière-grand-père a acheté sa particule à Louis XIV. En 1806, je me suis laissé conscrire, tout royaliste que j'étais. Chasseur à cheval, dragon, la Prusse, l'Autriche, la Pologne, l'Espagne, le Portugal, le diable et son train... En 1814, j'ai pris parti pour les Bourbons, pour moi,

il fallait en finir avec la folie sanguinaire de Bonaparte. Papa voulait que je revienne à la raison, que je m'établisse, mais bon, j'avais trop mangé de pain de munition, j'étais trop soldat. Dans un tribunal, j'aurais été comme un poisson devant une pomme. Et puis il y a ce souvenir que m'a laissé un grand animal d'Écossais à jupette. > Il passa l'ongle du pouce sur la balafre blanche qui descendait de la tempe gauche au menton. < Aux assises, j'aurais plus fait peur que les bandits qu'on y traîne. Grâce à un mien oncle qui a connu le duc de Richelieu en Russie, on ne m'a pas mis en demi-solde, on m'a permis de rester et servir comme je l'entendais...

– T'es un foutu couillon, si tu veux mon sentiment. Te voilà avec tes deux malles dans une caserne qui sent la paille moisie, comme toutes les casernes... Si le travail de justice t'emmerde, marie-toi donc, épouse un sac d'écus, tu es beau, grand, brun et frisé comme feu Murat, beau parleur de surcroît, me fais pas la comédie avec ton souvenir écossais, ça te fait une tête à chavirer le cœur et le reste des donzelles. Prends exemple sur notre pair de France, Hector de Chalignac, qu'est-ce qu'il a pour lui, à part sa jolie gueule et ses quartiers de noblesse ? La famille ruinée par la Révolution, raccourcie par la guillotine, a foutu le camp en Angleterre et y a dîné plus souvent qu'à son tour de l'air du temps. C'est comme ça que Hector parle anglais comme un vrai milord et...

– Je sais, je sais, coupa Alexandre, j'ai entendu parler de lui à Paris, il est très actif en politique... Je ne savais pas qu'il était d'ici.

– Enfin, oui et non. Les Chalignac sont limousins, à dire vrai, mais quand Hector eut réussi à redorer son blason en épousant la fille d'un banquier chez les rosbifs, il a préféré s'établir dans le coin, pour éviter de rencontrer tous les jours des gens qui s'étaient installés sur les terres familiales converties en biens nationaux. Là où il y a de la gêne... Et puis, comme un finaud, il s'est mis en compte à demi avec beau-papa dans des vignobles, des Graves, que les Anglais achètent à pleines cales... Il s'est fait un joli magot en un rien de



temps, et tu vois comme tout lui réussit, voilà que Decazes lui demande de faire partie d'une fournée de nouveaux pairs, des têtes équilibrées, coiffées d'un bon chapeau pour faire contrepoids aux crânes de dindon coiffés d'une perruque poudrée. Qu'est-ce que t'attends pour en faire autant ?

— Tu sais quoi, répliqua Alexandre, pour être riche, il suffit de le vouloir très très fort. Ça ne doit pas être mon cas. Alors, c'est Chalignac, le père de la patrie, ici ? Au fond, tant mieux !

— Oui, c'est le bon garçon, reconnu Dogabel. Toujours aimable, appliqué à calmer les enragés de tous bords, " nous habitons tous la même maison, soyons bons chrétiens, bons amis, bons époux, que les plus pauvres mangent à leur faim et s'habillent de neuf quand il faut ", dit-il. Paraît qu'il plaide bien la cause du département à Paris, il a fait ouvrir des écoles, on a étrenné des ponts... Enfin, tu feras sa connaissance, il t'invitera sûrement souvent. Un vieux brigand comme moi n'est pas à sa place dans ses salons. Sa femme est très jolie... pour qui aime les Anglaises. >

Ils burent encore et passèrent à d'autres sujets.

< Pour le quotidien, c'est pas compliqué, expliqua Dogabel. Empêcher comme tu peux les croquants de braconner sur les terres des messieurs, prêter main-forte aux huissiers pour le recouvrement des contributions et des dettes, veiller que les rouliers ne surchargent pas leurs voitures, courir après les voleurs, enfin tu sais tout ça... avec le peu d'hommes dont tu disposes. A la bonne nôtre ! >

Alexandre hocha la tête. La gendarmerie était en disgrâce, depuis que le maréchal Moncey, son inspecteur général, s'était entêté à défendre Paris contre les Alliés, alors que tout le monde trahissait et recherchait la faveur des Bourbons, et depuis qu'un de ses chefs, le général Radet, avait chassé quasiment à coups de pied au cul le duc d'Angoulême qui tentait de s'opposer au retour de Napoléon de l'île d'Elbe. A présent, Moncey était incarcéré au fort de Ham et < l'Arme > était réduite à douze mille hommes. Le régime préférait confier l'ordre public à une police composée trop

souvent d'individus douteux, de « mouches » professionnelles, voire d'anciens forçats.

« Le plus important, continua Dogabel, c'est de veiller à ce que toutes tes brigades en grande tenue assistent à la messe et que les hommes puissent présenter, chaque fois que nécessaire, leurs billets de confession. Et surtout, et surtout ! qu'ils fassent leurs Pâques, les malheureux. Faute de quoi, tu te feras appeler au rapport à la Légion, et je ne donne pas cher de ton avancement. Les Pères de la Foi<sup>1</sup> nous tiennent à l'œil. Le plus méchant de la bande est un certain dom Gauthier Bégard, un grand corbeau chouan, mauvais comme la gale. Plus ultra, tu ne trouves pas. A bon entendeur, salut. Il n'aime pas beaucoup Hector de Chalignac, il va cancanant partout que son Anglaise est toujours restée huguenote, malgré sa conversion, rapport au mariage. »

Dogabel sortit d'autres papiers.

« Ah, voilà mes demi-soldes. » Soupir. « Ils agacent beaucoup de gens, surtout depuis qu'on les soupçonne de fréquenter la Charbonnerie.

– Ils sont très *charbonniers*, par ici ? » demanda Alexandre.

Dogabel haussa les épaules.

« Ils sont surtout bons à enfermer à Charenton. Des complots de cabaret bâclés par des matamores oisifs et miséreux, des provocations qui les mènent droit au cachot... heureusement pour eux, nous avons trop peu de monde pour les surveiller. »

« Et heureusement, pensa Alexandre, que tu répugnes à traquer d'anciens camarades. »

« Le plus remuant de la troupe est le commandant Lacassedieu...

– Sébastien Lacassedieu ? s'écria Alexandre, tout raide sur sa chaise.

– Tu le connais, ce bougre ? » Dogabel, amusé, dévisagea Alexandre.

« Si je connais Sébastien ? Diantre, oui ! Nous étions au

1. Pères de la Foi : jésuites, agents (« missionnaires ») de la réaction ultra.

11<sup>e</sup> chasseurs en Espagne. C'est lui qui, à Ocaña, a cassé la tête à mon Écossais et m'a tiré de la mêlée. Je lui ai rendu la politesse à Leipzig. Avant ça, nous avons taillé en pièces les cosaques à Eylau et Friedland. Ah, nous en avons vu du pays, du monde et des filles ensemble. Alors, il est ici, Lacassedieu ? Où ca ?

– Au bordel, rigola Dogabel en remplissant à nouveau les verres.

– Au bordel ? > Alexandre rit niaisement, ne sachant comment prendre la saillie de Dogabel. < Une grivoiserie entre militaires ? Alors, platement : < Remarque, ça ne m'étonne pas de lui... mais, il ne doit plus avoir beaucoup de finance, et je ne sache pas que ces dames fassent crédit.

– Ne t'en fais pas pour lui. Pour un demi-solde, il n'est pas à plaindre. Il a su toucher le cœur de Mélanie Géral, la patronne du *Bois-aux-Biches*, rue Limogeanne. Ce n'est plus une beauté, ah ça non, mais une brave femme qui aime les beaux soldats. Il a le vivre, le couvert et le reste assuré. Sans compter que Mélanie le laisse tâter le cheptel. Un coq en pâte, plus heureux qu'un mameluk dans son sérail. Si seulement il se contentait de sa bonne fortune ! Mais monsieur veut faire de la politique, monsieur conspire avec les bonapartistes, monsieur court les bois la nuit pour retrouver ses *bons cousins des ventes*<sup>1</sup>... tout ça finira mal. Si tu le connais bien, s'il est ton ami, tâche de lui faire

1. Ventes : A cette époque, l'opposition clandestine, jacobine et bonapartiste, nostalgique de Napoléon ou de la Révolution, se rapproche des carbonari italiens et fonde la Charbonnerie française, organisation secrète constituée d'une pyramide de *ventes* locales, cantonales, départementales, coiffée par une vente suprême dont faisaient partie, paraît-il, La Fayette (le général), Delacroix (le peintre), Augustin Thierry (l'historien) et encore du beau monde. Le système se voulait cloisonné pour éviter les arrestations en chaîne, mais Louis XVIII avait hérité de Napoléon I<sup>er</sup> une police remarquablement organisée et puissante et un système de fichage et renseignements généraux très en avance sur son temps. Les plus maladroits et plus romantiques des conspirateurs subirent donc beaucoup de pertes. Les membres des ventes (demi-soldes ou jeunes militaires, étudiants, artisans, ou compagnons du Tour de France) se désignaient entre eux *bons cousins*.

entendre raison. C'est un grand service que tu rendras à tout le monde. >

Ils passèrent aux affaires criminelles en cours.

### III

A six heures du soir, ayant expédié la passation des pouvoirs, Dogabel invita son collègue à dîner en famille.

< Tes malles ne sont pas encore ouvertes, Dieu sait quel fri-cot te servira ton ordonnance, en attendant que tu t'arranges avec la femme d'un de tes gendarmes pour ton ménage et tes repas. Mon épouse a mijoté un civet de lièvre, comme tu n'en mangeras jamais ! Un monstre de six livres et demie, tué d'hier ! Et en entrée des écrevisses ! >

Alexandre sourit de biais. Dogabel bougonna :

< Eh quoi ! vaut-il pas mieux que le butin d'un braconnier tombe pour une fois dans notre panse plutôt que dans celle du juge de paix, à qui nous devons le remettre, pour qu'il le fasse porter soi-disant à un établissement de bienfaisance ? Trouve-moi un pauvre qui une fois dans sa vie a goûté du lièvre ou des carpes de la charité, et je veux bien défiler tout nu sur une vache à la Fête-Dieu. >

Repu et passablement alourdi de vin, Alexandre prit congé de ces simples et chaleureux Dogabel ; et tout d'abord, il traversa la cour du quartier bien décidé à tomber dans son lit pour une bonne nuit de sommeil au chaud, il en avait grand besoin. Mais la bruine lui mouilla le visage, il respira quelques goulées d'air froid, s'arrêta, balança indécis d'un pied sur l'autre, puis, faisant demi-tour vers le portail de la caserne, raffermi d'une tape son chapeau bicorne sur la tête et se dirigea vers le centre de la ville. Pataugeant dans la gadoue de la rue Limogeanne, il dépassa, en ralentissant un peu, le *Bois-aux-Biches*, qui lui sembla une maison cossue,



1820: Alexandre de Betz, ancien officier de la Grande Armée, poursuit sous la Restauration une obscure carrière dans la gendarmerie royale. Têtu, bougon, cynique, il se considère au service d'une justice qui doit sanctionner le duc ou le banquier autant que le laboureur ou le chemineau. Dans le Périgord des croquants encore apeurés par la terreur blanche, dans le Berry des maléfices et des envoûtements, dans le Paris de Vidocq, archétype des policiers pourris, Alexandre, à force de traquer et de mettre aux fers la pègre des barrières et des bois, remonte jusqu'aux salons, aux châteaux et aux marches mêmes du trône. Car rien n'arrête un capitaine de gendarmerie... Et ses chevauchées fringantes, de mystère en mystère, nous dessinent un étonnant tableau de la France du XIX<sup>e</sup> siècle.

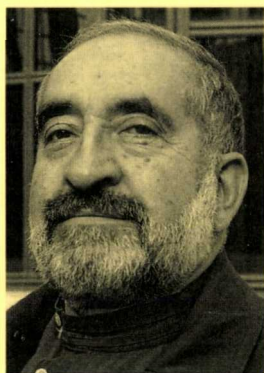


Photo © V. Bodiansky

L'auteur, né en 1929, a écrit de nombreux romans policiers. *Les Chevauchées du capitaine de Betz* est son premier roman historique.

Illustration de couverture:  
*Garde royale, 1830.*  
© SIRPA GENDARMERIE.



B 24276.3  10.94  
ISBN 2.207.24276.5  
115 FF TTC